

dénoncé dans cet aimable journal, qui celui-ci, qui celui-là. Qui comme orléaniste, qui comme légitimiste. Cependant les orléanistes sont rares, mais les légitimistes sont nombreux; il paraît que M. de Lamennais en voit partout. C'était jadis une chose si naturelle et si nécessaire, à son avis, d'être de ce parti-là! C'est l'Univers qui est dénoncé ce matin. M. Jules Dupré affirme que l'Univers est légitimiste. Pourquoi pas orléaniste? Nous n'en savons rien. M. Jules Dupré pas davantage. Les légitimistes, dit-il, la Gazette et l'Univers « laissent entrevoir clairement, espèrent faire proclamer « Henri V. » En vérité, nous demandons à M. Jules Dupré une grâce, que Jaffroy, l'un des plus anciens patrons du Peuple constituant, ne nous aurait pas refusée: c'est de nous dire où et quand il nous a trouvés, soit sous l'ancien gouvernement, soit sous celui-ci d'un parti quelconque, et du même avis que la Gazette. Nous ne serions pas fâchés d'apercevoir nous-même un peu ce que nous laissons si clairement entrevoir.

C'est avec regret et en toussant que nous traçons ces lignes; mais, toute réflexion faite, nous surmontons notre répugnance. Les délateurs pourraient nous mener loin, si les honnêtes gens ne prenaient pas la peine de témoigner et d'accuser leur mépris.

LA POPULATION DE PARIS AMEUTÉE CONTRE LE JOURNAL « LA PRESSE. »

Les journaux anglais, dont les nouvelles sont un peu plus récentes que les nôtres, annoncent qu'au dernier moment la foule assiégeait les bureaux du journal de la Presse, défendus par ses ouvriers en armes. L'irritation contre cette feuille était immense, et des exemplaires avaient été arrachés des mains des vendeurs et mis en pièces.

Cette exaspération s'explique par l'apre franchise avec laquelle la Presse n'a cessé un seul moment de faire connaître sa pensée tout entière au gouvernement, auquel elle a prodigué les conseils les plus sages et les plus durs critiques. Des réflexions publiées le 27 mars ont dû surtout irriter les passions populaires. Du reste, les lignes suivantes, qui avaient paru en tête du numéro du 25, prouvent que des menaces avaient tout au moins été formulées à ce moment :

« On se trompe, si l'on croit que les menaces nous intimideront. On peut briser nos presses, et priver ainsi de pain les 500 personnes qu'elles font vivre; nous trouverons toujours une feuille pour lire ce que nous aurons écrit. On peut nous tuer de deux manières: par la main d'un lâche, ou par les coups d'une multitude égarée; mais si la République et la liberté doivent se déshonorer par le meurtre, le seul honneur que nous souhaitons, c'est d'être leur première victime. Glorieux sera le premier martyr qui s'immolera, pour donner ainsi l'exemple de la résistance aux terroristes! Paris tout entier, moins les lâches et les malfaiteurs, assisterait à son convoi; la France porterait son deuil. »

« EMILE DE GIRARDIN. »

ITALIE.

La population de Milan a triomphé. Les Autrichiens ont évacué la citadelle dans la nuit du 22 au 23. Ils sont partis en trois colonnes, dans la direction de Mantoue, Vérone et Plaisance.

Voici quelques détails: Le 23, les bersagliers, ou chasseurs piémontais, avant-garde de l'armée de Charles Albert, entraient à Milan. Le même jour, les troupes autrichiennes, qui avaient canonné la ville jusqu'à cinq heures du matin, évacuaient la forteresse à l'improvise et sans capitulation, espérant échapper par une promptie retraite à la vengeance et aux représailles de la population; mais les Milanais, que le bombardement de leurs maisons avait exaspérés, et dont l'apparition des auxiliaires piémontais avait redoublé l'élan, attaquaient avec fureur les Autrichiens déjà démoralisés, et en firent une véritable boucherie. Maintenant ces troupes fuient à la débandade, traquées par les paysans, et serrées de près par les Milanais et par les bersagliers piémontais.

Parmi les trophées de la victoire se trouve l'épée du maréchal Radetzki; on l'a promenée dans tout Milan au bout d'une perche.

Le fameux Torressani (directeur de la police) et son acolyte Bolza sont prisonniers. Ce dernier a tenté de s'enfuir déguisé en paysan; mais il a été reconnu et arrêté.

On a trouvé dans le château une multitude de blessés autrichiens. Le carnage a été affreux, comme on devait s'y attendre d'après la durée de la lutte.

Un régiment de dragons, qui avait surtout montré un grand acharnement dans la lutte, a été pris presque tout entier. On a trouvé dans la citadelle des munitions de guerre en abondance et des correspondances fort curieuses échangées entre le conseil autrique et Radetzki, relativement à la situation du Milanais.

Quant à Radetzki lui-même, dont on a pris l'épée comme nous le disions plus haut, on ignore ce qu'il est devenu.

Toutes les autres villes importantes du royaume lombardo-vénitien sont soulevées et déjà libres pour la plupart.

Pavie est abandonnée par la garnison autrichienne; Reggio, Padoue, Vérone, Mantoue, Venise, ont arboré le drapeau tricolore italien.

A Mantoue, l'évêque a béni le drapeau à la face des soldats étrangers.

La révolution de Parme n'a pas été longue. A la première nouvelle du soulèvement de Milan, tout le peuple est descendu dans la rue et est tombé sur les Autrichiens. Ceux-ci commençaient à tirer le canon, quand le grand duc, épouvanté, fit publier la proclamation suivante:

« Désirant nous éloigner de nos états avec notre royale famille, nous nommons le comte Luigi San Vitale, le comte Girolamo Cantelli, l'avocat Ferdinando Maestri, l'avocat Pietro Gisia, et le professeur Pietro Pellegrini, membres d'une régence à laquelle nous transférons le suprême pouvoir, avec pleine liberté de prendre telles mesures et d'instituer telles lois qu'ils le jugeront convenable dans les circonstances actuelles. »

Le duc de Parme s'est sauvé à Turin; il a cherché d'abord un asile à l'hôtel de l'Europe; mais, comme le sang avait coulé à Parme et à Plaisance, lors de la révolution opérée dans ces deux villes, et que les habitants de Turin le savaient, ils ont voulu mettre le feu à l'hôtel où le prince s'était réfugié, et force a été alors au duc de Parme de se retirer dans la campagne, à une demi-lieue de Turin, sous la protection et sous l'égide de Notre-Dame-del-Pilone.

L'enthousiasme des populations dans toute l'Italie est quelque chose d'impossible à décrire.

On écrit de Plaisance à la date de 21: « Nous sommes délivrés des petits tyrans. Après trois

heures de combat, le peuple a été victorieux; un colonel hongrois et quelques officiers ont été tués du côté des Autrichiens. Le drapeau tricolore est arboré partout. Le duc a cherché à fuir, mais il a été arrêté. Un gouvernement provisoire est formé. Le peuple a chassé hier soir les Jésuites.

RUSSIE.-POLOGNE.

La proclamation de la république à Cracovie ne s'est point confirmée. Tout s'est borné à la mise en liberté des détenus politiques, consentie par le commissaire du gouvernement autrichien lui-même, le comte Deyne. On a crié dans les rues: *Vivent les Viennois!* A quoi les soldats autrichiens auraient répondu: *Vivent les Polonais!*

De Posen, une députation est partie pour porter au roi de Prusse l'expression des vœux des habitants, relativement au maintien de la nationalité polonaise dans le grand duché. L'archevêque de Posen et de Gnesen est à la tête de cette députation.

Mais dans toutes les provinces de l'ancienne Pologne, on comprend que le nœud de la question n'est ni en Gallicie ni à Posen, et que l'indépendance de la Pologne ne peut résulter que d'une lutte longue et cruelle avec la Russie. Or, on pense que le moment pour un soulèvement à Varsovie ou sur un point quelconque du royaume, n'est pas encore arrivé. Un voyageur, arrivé de la Pologne, dit la *Gazette de Breslau*, nous annonce qu'une armée Russe de 150,000 hommes marche sur la frontière Prusso-Polonaise; six cent logements sont retenus à Kalisch, ville frontière, pour les officiers de ces troupes. On écrit aussi de Saint-Petersbourg que le feld-maréchal prince Paskevitch est parti de cette ville le 12 mars, pour aller à Varsovie prendre le commandement de l'armée active.

D'un autre côté, le prince Czartorisky vient, ainsi qu'un nombre considérable de réfugiés, de quitter Paris, pour aller tenter de nouveaux efforts en faveur de la liberté Polonaise. Voici comment la *Gazette de Cologne* raconte le passage du prince dans cette ville:

« A peine le bruit s'était-il répandu de la présence dans notre ville du prince Czartorisky, accompagné de plusieurs anciens officiers supérieurs de la révolution, qu'un rassemblement de mille personnes se forma devant l'hôtel de Vienne, où étaient descendus ces héros de la liberté, pour leur témoigner les sympathies de l'Allemagne en faveur de la régénération de la Pologne. Le cortège, précédé des drapeaux allemands et polonais, grossissait à vue d'œil. Arrivé à l'hôtel, le docteur d'Estér prit la parole, en disant que le temps de la régénération de la Pologne était enfin venu, que l'Allemagne le consacrerait par sa propre liberté nouvellement conquise; que la haine entre les Allemands et les Polonais était à jamais éteinte; et que dorénavant l'Allemagne et la Pologne seraient deux sœurs et qu'elles travailleraient toutes deux pour rétablir la Pologne sur ses bases largement démocratiques. »

L'orateur fut accueilli avec des acclamations universelles, après quoi il présenta au prince la cocarde nationale, noir, rouge, or, pour la mettre à côté de la cocarde polonaise. Un Polonais harangua le prince pour lui demander des explications sur son opinion, relativement à l'aristocratie de la Pologne. Le prince répondit qu'il ne songeait qu'à une Pologne démocratique.

Le prince a publié la proclamation suivante: « Habitans de Cologne. « Au moment de quitter votre généreuse ville, j'éprouve le besoin d'épancher mon cœur rempli de sentimens de reconnaissance pour les sympathies que vous avez manifestées en faveur de la Pologne. Je vous quitte pour aller où mes devoirs m'appellent. Quel que soit mon sort, rien n'effacera mes efforts, rien n'en saurait éteindre le feu sacré. »

« Une Pologne libre et indépendante, une Pologne sans privilèges, une Pologne démocratique, voilà notre but. C'est le but que j'ai poursuivi pendant un exil de dix-sept ans, soit par mes actes personnels, soit par mes conseils. Aujourd'hui, grâce à votre héroïsme, la Providence nous appelle sur le champ de l'activité, tous nos efforts seront dirigés à rendre la Pologne indépendante, digne de l'Allemagne, et à la lui rendre égale dans toutes ses libertés. Vive l'Allemagne! Vive la Pologne! »

CZARTORISKY.

—Voici les sages conseils que M. l'évêque de Beauvais adresse à son clergé:

« J'idèles échos de la voix puissante et maternelle de la religion, vous prêcherez à tous la charité, l'union, le respect des droits d'autrui, le dévouement au pays. Déjà sur tous les points de la France on voit les partis, si divisés jusque-là, se rapprocher et se confondre dans le sentiment de la conservation des intérêts de tous et de l'amour du bien public. Puisse cette fusion, par la protection divine et la salutaire influence d'un ministère de paix, devenir chaque jour plus parfaite! Vous direz aux vrais catholiques, nos chers coopérateurs, qu'ils doivent, par leurs actes, se montrer les plus éloignés des calculs de l'égoïsme, les plus empressés à concourir au bonheur de leurs frères. Vous direz à ceux qui sont favorisés des dons de la fortune, que toujours, mais surtout à une époque où un soudain bouleversement peut amener une crise momentanée, il faut venir au secours des classes souffrantes et laborieuses. Si, dans vos paroisses, un appel est fait aux populations, ainsi que cela eut lieu à Beauvais, dans le but d'assurer du travail aux indigents, vous seconderez de toutes vos forces les intentions bienveillantes de l'autorité municipale, et pauvre vous-mêmes vous ne laisserez pas d'apporter votre obole au trésor commun. Vous direz à tous que la patrie céleste, objet de nos desirs, ne saurait nous rendre indifférents aux intérêts de la patrie dont la Providence nous a fait les citoyens, que l'heure est venue de se dévouer, de s'attacher plus étroitement que jamais à la foi chrétienne, à l'ordre et au pays. »

« Voilà ce que vous recommanderez aux autres. Pour vous, laissant dans le passé des institutions qui ne sont plus, vous n'oublierez pas que l'Eglise n'enchaîne point la conscience de ses enfans et l'exercice de son ministère aux formes gouvernementales; qu'elle n'est inféodée à aucun système politique; qu'elle peut vivre aussi à l'aise sous le régime d'une monarchie, pourvu qu'on lui accorde ce qu'elle demande, avant et par-dessus tout, la liberté de travailler au salut des âmes et au bonheur de tous. L'ordre des choses qui s'inaugure n'a, en lui-même, rien de contraire au dogme et à la morale évangélique. Que les membres du clergé marchent donc unis à leurs citoyens, prêchant à tous l'amour de Dieu et des hommes, et donnant en même temps l'exemple du dévouement et du sacrifice. »

—Le nouveau patriarche de Jérusalem a adressé la lettre suivante à S. Em. le cardinal préfet de la Propagande:

« Je n'ai aujourd'hui que quelques instans pour annoncer à Votre Eminence révérendissime mon arrivée

à Jérusalem depuis le 17 de ce mois, après un assez beau voyage. En quittant Rome, je m'étais proposé d'entrer à Jérusalem avec le moins de solennité possible. Mais mes intentions à cet égard n'ont pu nullement se réaliser. (Le R. Père gardien et M. les consuls m'avaient écrit à Beyouth qu'il était tout-à-fait convenable que mon entrée à Jérusalem se fit de la même manière que celle des personnages les plus distingués. Du reste, il m'eût été absolument impossible d'empêcher les démonstrations que l'on avait préparées. Arrivé dans la rade de Jaffa, je trouvai les agents consulaires avec toute la population qui m'attendait au nôde. Outre cette démonstration de la population et des consuls le pacha m'envoya de Jérusalem des personnes pour me complimenter, des chevaux et un piquet de soldats. Une procession précédée de la croix me conduisit de la porte de la ville à l'Eglise du Saint-Sauveur. Par ordre du pacha, plusieurs coups de canon saluèrent mon entrée, à laquelle assistèrent dans le plus grand calme une immense foule de Turcs, d'hétérodoxes et même des Juifs. Tout se passa dans un ordre et une tranquillité parfaits. C'était pour la première fois que l'on voyait à Jérusalem une procession religieuse parcourir librement les rues de la ville, escortée et protégée par la milice turque. »

« Jérusalem, ce 19 janvier 1848. Mgr Luquet, envoyé extraordinaire de la cour de Rome, a écrit de Sion, le 1er mars, au directeur, pour lui donner les explications sur la nature de la mission et sur la portée des négociations qu'il s'est permises dans les cantons de Fribourg et du Valais, négociations qui ne doivent être considérées que comme des *préliminaires* aux arrangements qui seront conclus avec la confédération. Il vient de demander au Saint-Siège les pouvoirs pour ouvrir à cet effet des négociations avec le directoire, et dès qu'il les aura reçus, il lui présentera ses lettres de créance. »

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 23 AVRIL 1848.

ACADIA

(Traduction de la Minerve.)

Le steamer *Acadia* est parti de Liverpool le 8 du présent, et est arrivé à Boston hier à 5 h. P. M. L'Irlande est dans un état de grande agitation. Les étudiants du collège de la Trinité, à Dublin, se sont armés pour la défense du gouvernement. Les partisans du rappel continuent à braver la loi. Dublin sera mise bientôt sous la loi martiale, et des armes seront remises aux citoyens. Beaucoup de journaux et de citoyens se sont déclarés pour la République.

ANGLETERRE.—La grande assemblée des chartistes pour le 10 a été défendue par le gouvernement. La marche de la procession avait été trahie, et un grand charriot construit pour porter la grande pétition monstrueuse, quand le gouvernement défendit l'assemblée, et la procession. Les chartistes étaient fermement déterminés à tenir leur assemblée, et déclarèrent qu'ils sacrifieraient leurs vies s'il était nécessaire pour la soutenir. Feargus O'Connor a conseillé aux chartistes de retirer leur argent des banques d'épargnes dans la vue d'embarasser le gouvernement. Le montant total en la possession de cette institution s'élève à £25,000,000.

De nouvelles troupes ont été conduites à Londres. Plusieurs journaux chartistes ont protesté contre l'acte du gouvernement.

FRANCE.—Le gouvernement provisoire a donné ordre à l'armée de s'assembler sur les frontières de l'Est. L'adresse des Irlandais au gouvernement provisoire a été présentée le 3 du présent. Lamartine, dans sa réponse, a exprimé une grande sympathie, mais il a déclaré son intention de garder la neutralité, et s'est prononcé contre l'intervention de la France dans les affaires de l'Irlande en 1798.—Abd-el-Kader était arrivé à Paris. Des proclamations avaient été publiées en France recommandant la tranquillité. Lamartine avait renvoyé tous les Anglais employés sur les vaisseaux français. Mille Français ont été envoyés pour renforcer l'armée d'Algérie. Les ouvriers de Paris se pressaient en foule à l'hôtel-de-ville avec des contributions pour aider le gouvernement. Les ministres Belge, Prussien et Autrichien s'étaient plaints des démonstrations faites à Paris en faveur des libertés de leurs compatriotes. Lamartine répondit qu'il ne pouvait contrôler l'opinion de personne. La France sera neutre. Il reconnut la possibilité de l'intervention du gouvernement pour régler l'affaire de la Pologne. Le gouvernement provisoire avait pris possession des chemins de fer. La Banque de France avait eu permission de prolonger le temps des escomptes.

La liste des élections devait être close le 20 d'avril. Les gardes nationaux devaient élire leurs propres officiers. Les compagnies des grenadiers et des voltigeurs devaient être supprimées. Tous les étrangers de 5 ans de résidence sont naturalisés.—15 jours de délai ont été accordés pour le paiement des billets d'échange. Arago est ministre de la guerre. Achille Fould, banquier, succède à Garnier-Pagès comme ministre des finances.

ITALIE.—Le roi de Sardaigne avec 30,000 hommes a déclaré la guerre à l'Autriche en envahissant la Lombardie.

STRASBOURG.—Un parlement a été formé. Séparation complète avec Naples.

Les banques de Lyon, de Bordeaux, de Nantes et autres avaient suspendu leurs paiements en espèces. Des banques de secours avaient été établies dans toutes les grandes villes.

SUISSE.—Ce pays conserve une stricte neutralité.

PRUSSE.—La Prusse paraissait devoir se quereller avec le Danemark au sujet des Duchés de Holstein et de Sleswig.

RUSSIE.—La Russie fait de grands préparatifs pour conserver la Pologne. Tous les hommes entre l'âge de 18 et 25 ans deviennent être enrôlés dans la Pologne Russe pour l'intérieur de la Russie. Le gouvernement

concentrait de grandes armées sur les frontières du sud de la Russie.

MELANGE.—Toutes les tentatives de révolution avaient manqué.

ESPAGNE.—Des troubles sérieux avaient éclaté à Madrid. Le 26 ult. le peuple et les soldats ont combattu toute la nuit. La reine Christine, dit-on, prit la fuite, et la ville fut déclarée en état de siège; depuis ce temps tout est tranquille. Le Portugal était tranquille.

GRECE.—Le ministère a résigné.

La province de Posen est représentée comme sur le bord de l'anarchie. La population polonaise, qui est en majorité, est en faveur d'un nouveau royaume (Polonais) pendant que les Allemands désirent participer au brillant avenir qui attend l'Allemagne, pensent-ils. Il y a eu une émeute sérieuse à Stockholm, dans laquelle il y eut 10 ou 12 morts, et 70 ou 80 blessés. Une lettre de Ferrare du 27 ultimo, publiée dans la *Patria* à Florence, dit que les Autrichiens à Ferrare ont été tellement frappés de terreur des insurrections, qu'ils se sont hâtés de fuir de tous les côtés sans armes ni bagages. L'arsenal de Venise contient 400 canons et 600,000 fusils, qui étant maintenant entre les mains des républicains sont distribués au peuple. 6,000 déserteurs de l'armée d'Autriche ont été arrêtés dans les environs de Venise. La *Patria* dit que l'ex-duc de Modène s'est retiré dans ses états en Autriche.

(Traduit de l'Extra du Morning Courier.)

AUTRES DÉTAILS.

L'héroïque population de Milan a triomphé. Les Autrichiens ont évacué la citadelle dans la nuit du 22 au 23. Ils sont partis en trois colonnes, dans la direction de Mantoue, Vérone et Plaisance.

Le fameux Torressani (directeur de la police) et son acolyte Bolza sont prisonniers. Ce dernier a tenté de s'enfuir déguisé en paysan; mais il a été reconnu et arrêté.

On a trouvé dans le château une multitude de blessés autrichiens. Le carnage a été affreux, comme on devait s'y attendre d'après la durée de la lutte.

Toutes les autres villes importantes du royaume lombardo-vénitien sont soulevées et déjà libres pour la plupart.

Pavie est abandonnée par la garnison autrichienne; Reggio, Padoue, Vérone, Mantoue, Venise ont arboré le drapeau tricolore italien.

A Mantoue, l'évêque a béni le drapeau à la face des soldats étrangers.

La révolution de Parme s'est sauvée à Turin.

ROME.—La constitution romaine, si vivement attendue en Italie, vient enfin d'être promulguée par le pape Pie IX.

Les bases de cette constitution sont les suivantes: Un collège de cardinaux électeurs du souverain pontife et un sénat inséparable de ce conseil.

Deux chambres législatives, l'une dite Haut Conseil dont les membres sont nommés à vie par le pays, l'autre composée de députés élus par la nation sur le pied d'un représentant par 30,000 âmes.

Les électeurs sont pris parmi certaines capacités définies et parmi plusieurs catégories de censitaires. (La possession d'un capital de 300 scudi, ou le paiement d'un impôt de 12 scudi par an à l'Etat, suffit pour assurer la franchise électorale.)

On est électeur à vingt-cinq ans. Pour être éligible, il faut trente ans, posséder un capital de 3,000 scudi, ou payer 100 scudi d'impôt par an.

Indépendance du pouvoir judiciaire. Point de corps prévôtales. Garde nationale. Liberté individuelle garantie. Abolition de la censure en matière de presse.

L'initiative de la proposition des projets de lois appartient, soit aux ministres, soit aux députés, pourvu que la proposition soit appuyée par dix membres.

Le droit de pétition est reconnu. Comme on le voit, cette constitution est, sous certains rapports, plus libérale que notre charte de 1830.

BAVIÈRE.—Le roi Louis a abdiqué. Le prince royal est monté sur le trône sous le nom de Maximilien II. La nouvelle de l'abdication du roi a produit une immense sensation. On dit que le roi Louis ne pouvait se décider à réaliser les réformes promises, particulièrement à avoir un ministère responsable.

—Le roi de Danovre a accédé à toutes les demandes du peuple, et il a été obligé de se soumettre à la dure nécessité d'appeler au ministre M. Stube, le député libéral d'Osabruck, qui, pour avoir refusé de soutenir Sa Majesté dans les mesures arbitraires, adoptées par elle, avait été persécuté et emprisonné pendant plusieurs années.

Nos lecteurs remarqueront sans doute notre correspondance québécoise, et apprendront avec plaisir que nous venons de faire des arrangements pour que cette correspondance nous soit expédiée régulièrement une fois chaque semaine.—Notre correspondant parle d'économie à propos du juge des Trois-Rivières. Pour notre part nous ne sommes pas contre l'économie, il s'en faut de beaucoup; mais aussi nous ne sommes pas pour l'économie quand même. Car nous pensons que quelquefois, avant l'économie, il peut se trouver d'autres motifs puissants pour agir, et il faut remettre à plus tard une épargne bonne en elle-même, mais qui ne saurait toujours passer avant tout. C'est ce que d'ailleurs paraît sentir notre correspondant lui-même.

LE QUÉBEC.—Le steamer *Québec* a pris feu en montant de Québec mercredi dernier, et hier matin il s'échouait à Sorel dans sa descente à Québec. On espère cependant pouvoir le mettre bientôt à flot, car il est échoué sur un fond de vase et n'a aucun mal.

ABYSSINIE.—Le célèbre jésuite, Padre Pylio, vient d'être massacré par les naturels près de l'Abyssinie. Après son expulsion de l'Isle de Malte, le R. Père se rendit en Egypte, et puis accompagné de six de ses confrères, il alla en Nubie pour y porter la connaissance du vrai Dieu. C'est dans le voyage du Nubie en Abyssinie que les RR. Pères ont été massacrés.